

LA CHUTE

« Le corps bascule, le silence assourdissant pendant la chute,
un dernier bruit sourd, enfin. »

*

Elle

Une lumière trop blanche me brûle la rétine. Je ne sais pas où je suis, une douleur sourde me traverse de part en part. Putain.

Après quelques secondes, ma vue s'habitue, je suis sur un brancard, les médecins s'agitent autour de moi. Je sens l'air frais d'automne depuis la porte ouverte de l'ambulance. Un peu plus loin un reporter s'adresse à la lucarne sombre d'une caméra.

Le moteur crache, tousse, se met à ronronner. Une blouse blanche prend place à côté de moi en prenant soin de fermer la porte de l'ambulance, qui se met en route.

J'ai du sang dans la bouche. J'avale. Un goût de fer me remonte dans les naseaux. Je veux porter ma main à mon visage, mais impossible. Il me faut plusieurs secondes pour comprendre que je suis menottée. Putain.

J'ai dû le dire tout haut cette fois, la blouse réagit. « Vous inquiétez pas qu'il dit. Vous êtes stable. »

Je secoue la main, provoquant un cliquetis métallique. Devant mon regard interrogateur il bat en retraite vers le fond de l'ambulance. Un rectangle massif prend sa place. J'ai jamais vu un type aussi carré. Droit dans ses bottes. Bonjour monsieur l'officier. L'uniforme m'informe :

Apparemment l'autre s'en est pas sorti. L'autre ? Et les menottes ? Simple précaution.

J'ai envie de protester, mais j'ai trop mal pour ça. Je vais attendre un peu, le temps que ça se calme. J'ai juste besoin d'un peu de temps, je vais mettre de l'ordre dans mes idées. Ma vue s'obscurcit, je sens que je sombre...

*

Baile

Assis à son bureau, Baile continue d'écrire. Une petite lampe éclaire péniblement sa feuille, il est déjà 2h du matin. D'ici quelques heures l'activité frénétique de la ville reprendra le pas sur le calme de la nuit, mais il ne s'en soucie guère : cela fait maintenant un mois qu'il ne travaille plus. Après avoir finalisé un paragraphe, il relève la tête et pousse un long soupir. Cela fait maintenant un mois qu'il a commencé à écrire. C'est comme un besoin pour lui, une façon d'extérioriser sa peine. Cela fait maintenant un mois depuis l'accident. Un mois qu'il n'a pratiquement jamais quitté sa chambre.

Sa main frottant doucement sa joue et effleurant sa barbe naissante, il relit les dernières lignes qu'il vient d'écrire. Sûr, quand il aura fini, ce texte sera un chef-d'œuvre !

Avec un sourire de satisfaction, Baile pose son crayon et se lève doucement. Après avoir éteint la lampe, il se dirige vers son lit dans le noir. Il connaît par cœur sa chambre. Depuis son bureau, placé dans un coin de la pièce, il doit enjamber la pile de journaux et de paperasses qu'il a entreposée à même le sol, de part et d'autre de sa chaise. Il s'aide ensuite de

l'armoire à sa gauche pour atteindre une table de chevet usée par le temps sur laquelle trône une horloge poussiéreuse. Il prend soin de ne pas la renverser, fait glisser sa main le long du mur et avance lentement, jusqu'à heurter le bord de son lit. Il se laisse enfin tomber sur son oreiller et s'enroule doucement dans la couette.

Le rangement n'a jamais été son fort, même avant l'accident. Il a toujours manqué d'organisation, aussi loin qu'il se souvienne. Une légère odeur de sueur lui monte aux narines. Ses draps datent seulement de la veille mais il passe des nuits agitées depuis quelques temps et se réveille régulièrement en nage, le souffle court, hanté par des morceaux de souvenir.

A chaque fois il allume en hâte la lumière, saisit une feuille et tente de noter ce dont il peut se rappeler. Mais les souvenirs du songe s'écoulent comme de l'eau entre ses doigts fébriles, et après quelques mots l'idée devient floue. Plus il essaye de la saisir, plus elle lui semble lointaine, incohérente, comme faisant partie d'une autre vie, d'un autre temps.

C'est là sa principale séquelle de l'accident, sa mémoire le trahit. Il n'arrive plus à reconstituer une image cohérente de ce qu'était sa vie avant. Il se souvient bien de qui il est, de sa famille, de son enfance, mais il ressent un vide. Il lui manque la pièce centrale du puzzle, celle autour de laquelle tout s'organise, tout se construit. Sans elle, la vie n'a pas vraiment de sens. Il y a bien son livre qui est devenu son objectif, mais ce n'est qu'un ersatz de sens qui ne lui permet qu'à peine d'échapper au mal être. Il veut redonner goût aux choses, que

chaque instant pétillante de sensation, que chaque seconde rayonne d'émotion. Mais tout lui semble fade, plat et terne. Le sentiment d'impuissance qui le saisit alors est insupportable. Avant que l'angoisse ne le submerge, il modifie le cours de ses pensées, et songe à la journée de demain.

Demain, comme chaque matin depuis maintenant un mois, Léonore lui rendra visite. C'est son infirmière, ses parents ont longuement insisté sur la nécessité qu'il se plie à cette routine. Chaque matin donc, aux alentours de 10h, elle vient frapper à sa porte pour lui apporter son traitement. S'ensuivent quelques questions rapides sur son état de santé, puis elle fait son lit, change les draps, s'occupe de son linge. Parfois quand elle a le temps, elle s'assied sur le bord du lit et discute un peu avec lui. Il aime bien Léonore, elle est gentille. Et jolie. Vraiment jolie.

Il s'égarait pendant quelques minutes dans ses pensées, visualisant sa chevelure blonde qui lui tombe jusqu'au bas des reins, et la courbe discrète de ses hanches sous sa blouse blanche. Ce soir-là, Baile s'endort paisiblement, un léger sourire sur le coin des lèvres.

*

Elle

Je suis encore entre songes et réalité. Le monde me semble cotonneux, j'ai l'impression de flotter.

« Hey ! »

Ça fait un moment qu'on m'appelle, non ? J'entrouvre les paupières, le brouillard opaque se fend horizontalement. Des ombres dansent dans mon champ de vision, comme animées par quelques démons torturés. L'atmosphère me paraît suffocante.

« Hey, réveillez-vous ! »

Merde mais j'arrive ! Probablement ma pire cuite. J'ai toujours mal partout. J'ouvre enfin vraiment les yeux. Devant moi deux blouses et un uniforme. Déjà vu cet uniforme non ?

Je me redresse, je suis dans un lit d'hôpital. J'ai des frissons. Je peux sentir ma sueur froide et salée couler dans mon dos.

Prise d'un haut-le-cœur, je m'agrippe au bord du lit, et vomis sur le carrelage. Ça me brûle affreusement l'œsophage mais ça fait du bien. On y voit plus clair.

Une aide-soignante pousse un juron en sortant de la pièce. Désolée. J'ai évité le lit déjà, c'est pas mal non ?

Un cravaté qui semble être le directeur s'avance d'un pas et prend la parole : « Bonjour, ça va aller ?

— 'jour.

— Est-ce que vous vous souvenez de ce qu'il s'est passé hier ?
»

Aucune putain d'idée... En creusant un peu ma mémoire, j'ai de bref flash. Hmm... l'autre ?

« — ah oui, qui est l'autre ? Devant le regard interdit de mon interlocuteur, je reformule : on m'a parlé d'un autre dans l'ambulance...

— Vous ne vous souvenez donc de rien ? Insiste-t-il.

— Je vous l'avais dit, elle ne peut pas être tenue pour responsable, elle a des antécédents dans sa famille. On vous la laisse jusqu'au procès. »

Sur ces mots l'uniforme quitte la pièce. La cravate reprend, avec un ton d'excuse : « Des témoins disent vous avoir vue hier en compagnie d'un homme, il y a eu des cris, et vous êtes tous les deux tombés d'un balcon du troisième étage. »

Définitivement ma pire cuite. Aucun souvenir. Journée de merde donc.

La cravate continue sur sa lancée : « Certains témoins disent que vous l'avez poussé — il marque une pause — Vous avez des antécédents de démence dans votre famille, aussi nous pensons qu'il est plus sûr pour tout le monde que vous restiez dans notre établissement le temps de votre rétablissement. D'ici là, la commission d'enquête aura fait la lumière sur les événements. Le personnel va s'occuper de vous. »

Et le voilà parti. J'ai toujours un goût rance au fond de la gorge, je frissonne comme si j'avais la grippe. Je devrais protester, mais je n'en trouve pas la force. On a dû me dégommer aux sédatifs. Si ça se trouve j'ai même pas bu.

T'as fait fort ma grande. Une des blouses blanches s'avance et me dit que j'ai besoin de repos, qu'un sédatif me fera le plus grand bien. C'est pas comme si j'avais le choix. Je retourne dans ma narcose...

*

Baile

Baile se réveille brusquement alors qu'on tambourine à la porte. Il jette un œil sur le cadran de l'horloge : 9h37. Il a bien dormi, et tard. Mais il n'est pas 10h, Léonore est toujours ponctuelle. Les coups reprennent de plus belle, et une voix étouffée transpire à travers la porte :

« — Baile ! Baile c'est moi, ouvre vit-te j'ai ret-trouvé t-ton dossier ! »

Cette voix nerveuse et agitée, c'est celle de Damien. Baile l'a rencontré il y a un mois. Un an. Peut-être même un siècle, il ne saurait le dire. Mais en tout cas c'est une rencontre réussie, ils s'entendent à merveille, et depuis peu Damien aide Baile à retrouver des informations sur son accident. Il se voit comme un détective privé, et même si ça n'a jamais été sa profession il incarne bien le rôle. Quant au tic de langage, d'aussi loin qu'il se souvienne, Damien en a toujours eu un.

« — Deux minutes, fit Baile d'une voix endormie, j'arrive ! »

Alors que Baile baisse la poignée, Damien s'engouffre rapidement dans la pièce. Il paraît encore plus agité que d'habitude, son jeune visage est tendu, ses yeux bleu pâle

semblent inquiets, sa main droite est crispée sur une pochette en carton grise.

« — Hé bien mon ami, que se passe-t-il donc pour te mettre dans cet état ?

— J’ai t-trouvé ! Là, regarde, dit-il en tendant brusquement la pochette à Baile, t-tout est là-dedans ! »

Les membres encore engourdis par le sommeil, Baile met quelque secondes pour prendre la mesure de la situation.

Il y a maintenant quelques semaines, il a entrepris des recherches pour comprendre le vide qu’il ressent et qui le hante la nuit. Il doit comprendre, rassembler patiemment les pièces du puzzle, et son entourage ne peut l’aider. Il a l’intuition étrange qu’ils œuvrent contre son intérêt. C’est ses parents après tout qui lui ont demandé de rester chez lui et de se tenir calme, alors qu’il a tellement de recherches à faire pour se comprendre. C’est pourquoi il s’est adressé à Damien, il sait qu’il peut compter sur lui, il a confiance en lui. Il a donc requis son aide pour trouver de l’information sur son accident.

Baile sait qu’il a chuté du troisième étage de son appartement, et que c’est la commotion qui en a découlé qui l’a plongé dans la torpeur. Seulement il est persuadé qu’on ne lui a pas tout dit. Il y a toujours une gêne dans le regard des gens lorsqu’il évoque l’accident.

Mais tout ça s'apprête à changer ! Là, dans ses mains, se trouve le résultat du travail acharné de Damien. Il allait avoir des réponses !

Sans plus attendre, il saisit la pochette que son ami lui tend et l'ouvre. Il a dans les mains sa feuille d'admission aux urgences. Damien le fixe nerveusement, guettant sa réaction.

Alors que ses yeux commencent à parcourir le document, il se remémore la scène, il se voit sur le brancard, pratiquement inconscient. Les lumières dansent autour de lui, il n'arrive pas à visualiser l'environnement. Il se souvient de la voix d'un médecin lui demander bêtement « Est-ce que ça va ? ».

« — Alors t-tu vois ? lance Damien qui ne parvient plus à contenir son excitation, j'ai t-trouvé hein ?

— Oui, répond distraitemment Baile, qui continue à contempler l'écriture maladroite du médecin. »

Toujours dans ses pensées, il voit maintenant son corps soulevé par les internes, et placé sur le lit d'hôpital. Il se remémore les ciseaux courant le long de son corps pour découper ses vêtements et permettre aux médecins de s'occuper de lui. Il sent une main sur la sienne. Une main qui tente de desserrer la sienne. Qui s'empare de ce qu'elle contient. Le carnet ! Oui c'est ça, il avait un carnet dans la main, il s'en souvient maintenant ! Un simple petit calepin qu'il serrait de toutes ses forces ! Il est persuadé qu'il contient la réponse qu'il cherche, il faut qu'il retrouve ce carnet, à tout prix !

Alors qu'il s'apprête à faire la révélation à son ami, Baile est interrompu par deux coups secs sur la porte d'entrée. Il jette un rapide coup d'œil à son horloge : 9h58. C'est Léonore, aucun doute possible. Il rend en hâte la pochette à Damien, qui la cache lui-même sous ses vêtements, puis ouvre la porte à l'infirmière.

« — Bonjour Baile, dit-elle en passant la porte puis, s'apercevant de la présence de Damien, qu'est-ce que tu fais là toi ?

— Léonore, il faut que vous m'aidiez, l'interrompt Baile, où sont les affaires que j'avais le jour de l'accident ?

— Pourquoi...

— C'est capital, ce jour-là j'avais un carnet dans la main, il faut absolument que je le retrouve !

— Calme toi, calme toi, déjà Damien va-t'en, tu n'as rien à faire ici !

— Mais je... bredouille-t-il, interrogeant Baile du regard.

— Pas de discussion, ouste ! insiste Léonore en l'accompagnant jusqu'à l'entrée, j'ai du travail moi. »

Alors que la porte se referme, Damien échange un regard entendu avec Baile, comme pour lui signifier qu'il a écouté, qu'il a compris quel est l'objectif suivant : la recherche du mystérieux calepin.

« — Bien, reprit-elle sur un ton plus calme, commence par prendre tes médicaments s'il te plaît.

— Et pour mes affaires ? S'enquiert Baile.

— J'irai voir tout à l'heure, promis, maintenant sois gentil, avale tes comprimés. »

*

Elle

Deux cachets jaunes, une pilule bleue, une rouge et blanche. Le rituel du matin est déjà familier. J'enfile calmement ma camisole chimique et tire la langue à l'aide-soignante. Petite victoire.

J'ai une petite demi-heure avant que les drogues ne fassent effet. Ensuite ça sera crème fraîche, aucune suite dans les idées, mémoire à court terme désolante, impossible d'arriver à la fin de mes phrases sans en avoir déjà oublié le sujet.

Je me dirige lentement vers un panneau qui indique « Jardin », en longeant les murs. On va essayer de mettre à profit ce court moment de liberté, et explorer un peu.

Le blanc c'est vite l'angoisse dans ces grands bâtiments. J'avance dans un long couloir vide, ponctué par quelques portes fermées, avec la directive « PERSONNEL AUTORISÉ SEULEMENT » en rouge. Seul le ronronnement des nombreux appareils médicaux se fait entendre. Je vois quand même au loin un espoir, un peu de verdure dans ce qui semble être une cour intérieure, il y a du soleil dehors. Je me sens déjà mieux, j'accélère la marche, le dehors m'appelle.

Alors que j'allais franchir la porte, j'entends un bruit résonner dans mon dos. Comme un gong. Un mec en camisole se tient à genoux, il glisse doucement le long d'une sortie de secours fermée. Lentement il relève la tête, comme pour prendre du recul et mieux contempler l'obstacle qui se dresse sur sa route. Il reste là quelques secondes, puis abat brutalement son crâne contre la porte, produisant à nouveau un son métallique qui résonne dans les couloirs désertiques de l'hôpital. Le son attire finalement un médecin qui vient s'occuper du malade. Putain l'ambiance.

Courage, fuyons ! Je pousse la porte et me retrouve enfin dehors. L'air du matin est frais, vivifiant, j'ai le sentiment de sortir d'une torpeur. Devant moi s'étend une grande allée poussiéreuse, longée par des petits arbustes mal taillés, et derrière se trouvent de petites étendues d'herbes, avec parfois des amas de fleurs ou un arbre solitaire. Le manque d'entretien du jardin donne à la végétation un air triste, tourmenté.

Je commence à sentir un picotement diffus au bout de mes doigts. Bon on va pas se laisser abattre, au moins il fait beau !

Je me dirige vers la place centrale, où se trouvent plusieurs bancs blancs dont la peinture à l'aspect délavé laisse parfois apparaître le bois des planches. Sur l'un d'entre eux se trouve un homme seul, l'air visiblement âgé. Il se tient là, immobile, les yeux dans le vide. Intrigant.

« — Je peux m'asseoir ? »

Il semble déconnecté et reste là, sans un mot, prostré. Et puis merde, je m'assoie...

Je me demande si ma famille sait où je suis. J'aurais dû avoir des nouvelles depuis non ? Ça doit faire deux jours que je suis là. Trois ? Non. Ça m'a semblé moins. Pas de visite. Même lui...

« — Vous savez, j'ai t-toujours voulu voir la mer. »

Je crois que j'ai laissé échapper un petit cri de surprise, j'étais tellement dans mes pensées que j'en avais oublié le vieux.

« — P-pas vous ? qu'il insiste, en me dévisageant.

— Oui...

— C'est mon rêve, vous savez. P-part-tir sur les flots avec-c mon fils... Il me manq-que vous savez.

— Vous avez un fils ?

— Oh oui, un brave garçon vous savez... Il va me rendre visite. Il m'a p-promis... »

Il marque une pause en me fixant du regard, comme pour me jauger, pour savoir si je suis digne de l'information qu'il va me transmettre. Il finit par ajouter dans un souffle :

« — Damien qu'il s'ap-pelle... »

Il y a quelque chose de dérangent dans le regard du vieillard. Il m'a semblé si vivant pendant quelques instants et cette

lueur vient de s'éteindre, le vieux est aussi vide qu'à mon arrivée.

Qu'a été la vie de cet homme ? Comment est-il arrivé dans cet hôpital ? Son esprit est malade ? Sans doute. Maintenant. Mais avant ? On l'a peut-être bousillé aux neuroleptiques. Comme moi. Le picotement au bout de mes doigts s'est diffusé dans tout mon corps, je me sens plus légère, presque euphorique pendant un instant, et j'en perds ma réflexion.

« — Ah vous voilà enfin ! Ça fait une heure que je vous cherche, le psychiatre vous attend, venez ! »

La voix haute perchée de l'infirmière me fait sursauter. Je me laisse faire quand elle vient me prendre le bras pour m'accompagner dans les entrailles de la bâtisse.

*

Baile

La bille roule sur le papier, laissant une traînée d'encre bleu derrière elle. Chacune des courbes tracées par Baile émet un son particulier qui l'apaise. Il écrit depuis des heures et son poignet le lance douloureusement mais il ne doit pas s'arrêter.

Il attend des nouvelles de Damien depuis deux jours.

Léonore s'était rendue au service d'admission des urgences de l'hôpital qui l'avait accueilli après sa chute, malheureusement ses affaires déchirées avaient été jetées depuis, et personne dans le personnel ne se souvenait d'un carnet...

Il s'était alors rendu chez Damien, espérant que celui-ci aurait eu plus de chance, mais sa chambre était vide. Ne sachant quoi faire de lui-même, il était rentré penaud jusqu'à son bureau et s'était mis à écrire inlassablement pour étouffer la frustration et l'impuissance qui s'était alors emparées de lui.

Il ne s'était interrompu que deux fois pour essayer de retourner chez Damien, mais chacun de ces trajets s'était révélé infructueux.

Les yeux rougis par la fatigue Baile se redresse sur sa chaise, pose son stylo et s'étire longuement. Sa main lui fait trop mal pour qu'il puisse continuer ainsi. Il songe à dormir un court moment puis renonce : malgré son épuisement son esprit est encore alerte, et l'idée du carnet le travaille continuellement.

Il se lève prestement et se dirige d'un pas ferme vers sa porte. Il faut trouver Damien, cet homme fait des miracles, il a forcément une piste ! Quelle autre explication pourrait-il y avoir à son absence ?

Après un court trajet il se retrouve pour la troisième fois devant la chambre de son ami. Baile pousse la porte, qui s'ouvre en grinçant légèrement...

Qui s'ouvre... ? Baile reste interdit devant la porte entrebâillée. Les questions fusent dans sa tête, les hypothèses les plus folles s'emparent de lui...

« — Oh ! Bonjour Baile ! Toi aussi tu cherches Damien ? »

Léonore apparaît dans l'encadrement de la porte, resplendissante comme toujours, le sourire aux lèvres.

« — C'est étrange, je n'ai pas arrêté de le croiser hier, à croire qu'il me suivait ! Aujourd'hui par contre il est introuvable... Tu ne l'aurais pas vu par hasard ?

— Non, je... hésite-t-il un instant, puis il ajoute d'un ton plus ferme : je ne l'ai pas vu, non.

— Dommage... Bon j’y vais, repose toi un peu, tu as mauvaise mine ! »

Et elle s’éloigne rapidement, le laissant perplexe. L’odeur de son parfum traîne doucement dans le couloir, témoin muet de la réalité de la scène qui vient de se dérouler. Léonore, inexplicablement, était entrée chez Damien et le cherchait. Elle n’avait pas été surprise par Baile, au contraire. Elle l’avait salué avec un naturel déconcertant, comme si sa présence était tout ce qu’il y avait de plus logique.

Il rentre machinalement chez lui, les yeux dans le vague, absorbé par ses réflexions. Ce n’est peut-être que de la paranoïa. Ou Léonore lui cache quelque chose... Oui, Léonore est là parce que ses parents ont insisté. Ses parents lui cachent quelque chose, cela il en était sûr. Il se souvenait des regards gênés qu’ils échangeaient après l’accident, lorsqu’ils pensaient qu’il ne pouvait pas les voir. Ils ne sont pas dignes de confiance, donc elle non plus. Il faut absolument retrouver Damien, lui seul essaye vraiment de l’aider. Lui seul...

Le choc le fit tomber à terre. A quelques pas de chez lui, il avait percuté un passant pressé.

« — Oh m... ! Baile ?! S’exclama Damien, la voix vibrante d’émotion. Baile vient vit-te il faut q-que je t-te mont-tre... »

Alors qu’il l’aide à se relever, Damien se confond en excuses : la piste qu’il suivait depuis la veille venait de porter ses fruits, il fallait absolument qu’il lui explique. Mais pour ça il fallait aller jusqu’à la chambre de Baile, pour être tranquille. Son

visage est tendu, sa main s'agite nerveusement alors qu'il pousse sa porte.

— Je... J'ai le c-carnet, il faut q-que je t-t'explique, dit-il en sortant un vieux calepin marron chiffonné de sa poche.

Baile n'avait rien dit. Il était dans un état second, les événements s'enchaînaient trop rapidement pour qu'il puisse les intégrer normalement à un tout cohérent. Il tend machinalement la main et s'empare du carnet qu'il parcourt rapidement.

Sur le papier, quelques mots écrits en hâte, de courts poèmes et une signature, d'une belle écriture féminine :

« Hélène »

*

Hélène

Je déambule déjà depuis cinq bonnes minutes dans les couloirs trop blancs de l'hôpital, flanquée par l'infirmière qui était venu me chercher dans le calme du jardin.

Je suis sérénité. Les cachets faisaient effets. Effectivement. Elle frappe la porte prestement. Bruit de pas. Pas à pas.

Sur la porte, « Pascal PILOT – Psychiatre Psychothérapeute ».

La porte baille et découvre un homme à l'air passablement agacé, qui me fait signe d'entrer.

J'avance vers la chaise salvatrice et m'assoie. Enfin un moment pour respirer. Je suis fatiguée. Relaxée. Vulnérable. Légère.

Il passe derrière son bureau, un immense bloc de bois sombre. Il n'a plus cet air contrarié qu'il avait en ouvrant la porte. Il me parle, je crois. Il veut instaurer une relation de confiance entre lui et moi, pour que les séances soient profitables. Il est assez mince. La quarantaine je dirais. Le visage un peu creusé. Des mains osseuses. Il joue avec son

stylo à plume, il le fait tourner entre ses doigts squelettiques. Il me regarde. Il répète. Il me regarde.

« — ... je peux vous faire confiance ?

— heu... oui ? Répondis-je maladroitement, en baissant les yeux. »

Il me parle avec une voix douce et chaude, comme les grands conteurs qui savent captiver les auditoires. Les intonations me semblent agréables et prévenantes.

« — Très bien, continue-t-il sur le même ton, alors dans ce cas j'aimerais que vous commenciez par me raconter votre version des choses, si vous le voulez bien.

— Ma... ma version... ? Dis-je d'un ton hésitant.

— Ou plutôt non, enchaîne-t-il avec un naturel déconcertant, commencez par vous présenter si vous le voulez bien... par exemple, quel est votre profession ? »

Je me sens rassurée, je me détends. Et je parle. Doucement d'abord, le flot des mots se libère, me libère de toute la tension accumulée ces derniers jours. Chaque mot prononcé facilite la venue du suivant. Se raconter permet de purger le poison de l'angoisse et du stress.

Il m'écoute d'une oreille attentive, tachant de son mieux de ponctuer mon récit de « oui » d'encouragement et de hochements de tête compréhensifs. Il prend quelques notes quand je mentionne mon histoire avec Baile. Il semble désolé

quand je lui explique que je n'ai reçu aucune visite, pas même Baile.

A la fin de mon récit j'ai les yeux humides et la gorge sèche. Il marque une pause, puis reprend doucement la parole :

« — Je vous remercie d'avoir partagé ça avec moi. Une pause. J'ai ici le rapport de police qui décrit les faits au moment du drame. Ce sont là des faits incontestables, de nombreux témoins ont corroboré cette version des faits au moment de l'accident. Est-ce que vous voulez que je vous la lise ? »

Je m'essuie les yeux du dos de la main. Je me sens plus calme, presque en contrôle. Mais toujours aucun souvenir de l'accident. Bon, il serait temps d'en apprendre un peu plus. Je fais un rapide signe d'assentiment à l'attention du médecin.

« — Bien. Peu avant 22h, le soir des faits, vous avez été vue en compagnie de Baile... »

Un bruit métallique sourd résonne dans le couloir, rapidement suivi par un deuxième, puis quelques éclats de voix au loin. Il dépose le rapport, se lève et se dirige vers la porte, m'intimant rapidement de rester où je suis.

La porte claque. Un nouveau son éclate au loin. De nouveaux éclats de voix, auxquels s'ajoute celle autoritaire du Psychiatre qui s'éloigne.

J'hésite. Oh et puis merde ! Poussée par la curiosité, je me lève pour prendre le rapport sur le bureau. Je l'ouvre et je parcours rapidement le récit du rapport de police : un conflit.

Au 3ème étage. Des cris. Le balcon. La chute. État critique. Urgence. Heure du décès. Merde j'ai vraiment tué quelqu'un.

J'entends des pas, je referme hâtivement le dossier, une carte tombe par terre. Merde c'était où ? Tant pis, je la garde. Je regagne rapidement ma chaise en dissimulant le bout de plastique.

La porte s'ouvre sur le psychiatre, l'air préoccupé, qui s'excuse et m'explique qu'il va devoir reporter la séance. L'infirmier qui l'accompagne va me ramener jusqu'à ma chambre.

Sans attendre, il me désigne la porte. Bon. Je suis la blouse comme un automate, perdue dans mes pensées.

Sans m'en rendre compte, je suis déjà dans ma chambre, assise sur mon lit. C'est étrange, je ressens un décalage, je suis piégée ici, accusée de meurtre, mais je ne m'en souviens pas, je n'ai pas l'impression de l'avoir vécu, ni d'être coupable. Tout ça me semble injuste...

C'est à ce moment-là que je réalise que j'ai toujours la carte que j'ai fait tomber du bureau du psychiatre. C'est sa carte d'accès... Putain c'est sa carte d'accès !

*

Baile

« — T-tu vois, j'ét-tais en t-train de suivre Léonore, elle venait de se renseigner p-pour t-tes affaires, et t-tu me c-connaiss, moi j'abandonne p-pas les cop-pains, je savais q-qu'elle nous c-cachait q-quelq-que chose, j'ét-tais sûr ! »

Baile l'écoute à peine, les yeux fixés sur le carnet. Il reconnaît l'écriture. Son cœur bat à tout rompre dans sa poitrine alors qu'il lit pour la vingtième fois la signature : Hélène. C'est ça. C'est elle ! Ce qui lui manquait dans sa vie, cette absence qui lui donnait l'impression d'être une coquille vide. Hélène.

Il est amoureux d'elle. Amoureux fou. Comment a-t-il pu l'oublier, elle ? C'était impossible. Impossible. Et pourtant...

Pourtant il ne peut se souvenir d'elle. A quoi elle ressemble ? Il sait qu'il la reconnaîtrait au premier regard, mais pourquoi ne peut-il pas se souvenir ? Et où est-elle ? Il y a eu un accident, elle aurait dû être là, auprès de lui, pour l'aider, pour l'aimer...

Et pourquoi personne ne lui en avait parlé avant ? Même ses parents. Ou alors l'avaient-ils fait ? Tout est chamboulé dans son esprit, comment faire la part des choses ?

« — Alors t-tu vois, j'ét-tais sur q-que c'était le c-carnet dont t-tu m'avais p-parlé, à ce moment-là, alors je l'ai p-pris, et je me suis c-caché ! »

Il fulmine intérieurement, comment savoir ?

« — ... Alors j'ai c-couru ! Et c'est là q-qu'on s'est rent-tré dedans. Dit, t-tu m'éc-cout-tes ? »

Baile relève enfin les yeux et a un bref mouvement de surprise, se rappelant de la présence de son ami.

« — Oui, excuse-moi. Je... J'ai besoin de la retrouver maintenant, tu m'aideras hein ?

— Ret-trouver qui ? Léonore ? Elle me cherche t-tu sais, elle doit savoir que je...

— Non non, Hélène, la fille qui écrit dans le carnet, il faut que je sache où elle est, je la connais tu vois, mais impossible de me rappeler... je suis sûr qu'en la voyant je saurai. Il faut que je la voie.

— Mais...

— Tu m'aideras, hein ? »

Baile semble désespéré, au bord de l'effondrement. Damien se tait et acquiesce, il ne refuserait rien à son meilleur ami.

« — Éc-cout-te, je m'oc-ccupe de t-tout d'ac-ccord ? Rep-pose t-toi un p-peu, t-t'as p-pas l'air bien. »

Il l'accompagne jusqu'à son lit. Baile s'assoit, le souffle court, et essaye de se reprendre, tandis que Damien se dirige vers la porte.

« — Je reviens au p-plus vit-te Baile, lance-t-il en sortant, t-t'inq-quièt-te p-pas ! »

La porte claque, Baile entend les bruits de pas de son ami s'éloigner. Seul avec lui-même, il sent l'angoisse s'emparer de lui. La gorge serrée, il se réfugie à son bureau et se met à pleurer sur les dernières pages de son œuvre.

*

Hélène

Je tourne en rond dans ma chambre comme une lionne en cage. Dans ma tête, mes pensées font de même. Je regarde à nouveau la photo peu flatteuse du médecin sur sa carte d'accès. Il va bien falloir prendre une décision. Je suis piégée ici, soit pour meurtre, soit pour démence. Non. Hors de question. Ça fait des jours que tu te laisses porter par le courant ma grande, maintenant on prend la main, t'as justement un atout dans ta manche !

Et puis il est grand temps de rejoindre Baile, il me manque, son absence m'est à la fois insupportable et incompréhensible, il aurait dû venir depuis le temps. À moins que... Mais non impossible, ça ne peut pas être lui la victime, la photo ne lui ressemblait pas. Enfin je crois. Sûrement. Mais il aurait pu être blessé aussi pendant les événements, non ? C'est crédible, il n'a pas pu me rendre visite pour le moment tout simplement.

Bon, il faut agir, et rapidement, avant que le psy comprenne quand il a perdu sa carte. Je ne suis pas au meilleur de ma forme, mais toute cette adrénaline m'évite la torpeur des narcotiques. Il est bientôt 11h, ça me laisse un peu de temps

avant le repas du midi, où on s'inquiétera forcément de mon absence.

Je sors de ma chambre, et commence à vadrouiller dans l'hôpital d'un pas que j'espère calme et serein, ni trop pressé, ni trop égaré. J'habite ici, je profite des lieux comme n'importe quel autre patient, et j'attends patiemment le repas du midi.

Après plusieurs minutes, je repère une porte réservée au personnel qui indique « vestiaire ». Il va falloir me changer si je veux arriver dehors sans me faire remarquer. Je me tourne dos à la porte, et contemple la cour intérieure depuis une fenêtre, le reflet discret du couloir dans celle-ci me permet de surveiller les allées et venues.

Après un moment, j'ai vu sortir plusieurs médecins. Un seul est entré. J'attends patiemment qu'il ressorte en jetant un coup d'œil furtif dans le couloir. Aucun personnel aux alentours. Ça va être mon moment. La porte s'ouvre.

Je reprends l'air de rien ma balade, le croise en retenant mon souffle, et après qu'il se soit éloigné un peu, je plaque la carte du psy contre le lecteur, en priant que personne d'autre ne soit resté à l'intérieur. Un voyant passe au vert, un léger déclic retentit, je pousse la porte et m'engouffre comme une ombre dans le vestiaire. Un rapide coup d'œil pour m'assurer qu'il n'y a personne. J'avance vers le fond, à la recherche du casier du psy, il y aura peut-être quelque chose pour remplacer ma

robe de patiente. Ah ! Ici un casier ouvert, avec des vêtements féminins, ça fera l'affaire.

Je me change à toute vitesse, je n'entre pas très bien dans le jean mais c'est pas le moment de faire la fine bouche. J'entends des voix dans le couloir. Merde, merde merde. Je vais au fond du vestiaire alors que la porte s'ouvre. Putaaaaain non c'est trop con. Je me sens pris au piège. Je regarde désespérément autour de moi à la recherche d'une solution miracle. Là ! Une issue de secours ! Pas le temps de réfléchir, je pousse de tout mon poids contre la porte alors que des voix s'approchent.

La porte mène à une cage d'escalier, cage d'escalier qui me permet de descendre au rez-de-chaussée, j'ouvre la porte, devant moi un grand hall, l'accueil. Il y a un peu de monde dans la pièce. C'est la dernière ligne droite. D'un pas décidé, je m'élanche vers la sortie, la tête basse, les yeux fixés sur l'objectif : la porte principale.

« — Madame ! Madame s'il vous plaît ! »

Mon cœur manque un battement. J'ai la bouche sèche. Aride.

« — Par ici, voici le médecin qui va s'occuper de vous... »

Pas moi. Pas à moi qu'il parle. Je continue à marcher le plus normalement possible vers la sortie, une sueur froide et aigre me coule dans la nuque et le dos.

Dehors, enfin. L'air frais qui fait rougir mes joues, le bruit de la circulation, les odeurs de pollution. Doucement l'euphorie fait

son nid, je marche maintenant d'un pas rapide dans la rue, délivrée du poids de l'institut psychiatrique. Aucune idée d'où je suis. Rapidement, l'euphorie retombe, l'angoisse prend la place, serre l'estomac, que faire maintenant ?

*

Baile

La douleur est vive, mais il l’embrasse. Il s’embrase.

Baile écrit sans relâche depuis des heures, son poignet le lance féroce­ment.

Au bout d’un moment, il ne tient plus, s’arrête et expire brièvement. Il exulte, il se sent si proche du but.

Hélène prend vie en lui à force d’auto-persuasion, il pense à elle jour et nuit, se sert de la fulgurante souffrance du manque qui lui est associée dans son écriture, c’est sa catharsis.

*

Hélène

J'ai fini par trouver un plan, je suis dans la banlieue, j'en ai pour plusieurs heures de marche pour arriver jusqu'à chez moi. Jusqu'à Baile. Maintenant que j'ai mon objectif, j'accepte avec fatalité le voyage. Impossible de prendre les transports en commun. Trop risqué, je serais prise au moindre contrôle. Et je pense que je ne supporterais pas la foule, la proximité physique forcée.

J'ai une légère nausée, j'attribue ça aux cachets du matin, mais ça pourrait tout aussi bien être le stress.

[...]

J'arrive enfin en vue de l'appartement, l'anticipation des retrouvailles me noue l'estomac, je déglutis difficilement. Encore cinquante mètres. Vingt. Dix.

Face à la porte, au pied du mur, j'hésite. Et s'il n'est pas là ? Et s'il lui était vraiment arrivé quelque chose de grave ? Et s'il m'en voulait pour l'accident ? Et si la police m'attendait ?

Une minute passe. De toute façon j'ai pas d'autre plan. Je finis par toquer à la porte, trois coups bref.

*

Baile

« Toc Toc Toc »

Le bruit rapide interrompt Baile alors qu'il s'apprêtait à terminer son œuvre. Il est fiévreux. Il se sent si proche du but. Encore quelques paragraphes, le point d'orgue de son histoire. D'un geste agacé il pose sa plume et se lève en grommelant.

Il se dirige d'un pas décidé vers la porte, et l'ouvre d'un geste brusque.

« — Quoi encore ? Dit-il d'une voix qui dissimule mal son humeur massacrante. »

De l'autre côté de la porte, le visage de Damien est blême. Il a un mouvement de recul devant l'antipathie de son ami.

« — Baile, commence-t-il sur un ton hésitant, Baile je... Il faut q-que je t-te mont-tre q-quelq-que chose.

— Qu'est ce qu'il y a ? Dit-il en lui faisant signe d'entrer.

— Hé bien t-tu t-te souviens, la dernière fois, tu cherchais Hélène... »

A la mention de son nom, le regard de Baile s'illumine.

« — Hé bien quoi, dis-moi vite ! Presse-t-il Damien, en le saisissant par le bras. Dis-moi vite, j'ai besoin de savoir ! »

Il serre sans retenue le bras de Damien, qui ne sait pas comment réagir. Il n'avait jamais vu son ami dans cet état, et il sait que la nouvelle qu'il lui apporte n'est pas bonne. D'un geste hésitant, il tend le journal qu'il avait ramené, et pointe un court paragraphe parmi les dernières pages.

« — je suis désolé Baile. » ajoute-t-il dans un souffle en laissant Baile s'emparer du papier.

Les doigts crispés, Baile lit et relit les quelques lignes de la rubrique nécrologique. Hélène, décédée à 33 ans.

« — Tu mens ! Crache-t-il à Damien après un moment. Tu mens, c'est impossible ! »

Damien est livide. Baile, les yeux fous, jette le journal à travers la pièce, et pointe un doigt accusateur sur son ami.

« — Ça ne peut pas être elle, tu es avec eux, je n'aurais jamais dû avoir confiance en toi ! »

Damien tente tant bien que mal de calmer son ami, mais en vain. Baile fulmine, il renverse tout ce qui passe à sa portée. Damien veut s'approcher mais dans un grand geste Baile le repousse violemment, hurlant qu'il l'avait trahit.

La tête de Damien heurte le bureau et celui-ci s'écroule de tout son long, inerte. S'ensuit un bref silence qui semble une

éternité à Baile. Ivre de colère, il regarde le corps immobile de son ami, son seul ami. Son ami qui l'a trahi, qui lui disait qu'elle était morte, alors que c'est impossible, qu'il la sait vivante, elle vit !

Une légère tâche de sang rouge vif apparaît sur le sol, au niveau du visage de Damien. La fureur de Baile reflue alors, et la panique l'envahit. Des bruits de pas et des éclats de voix viennent du couloir, par la porte mi-close. Il jette un regard rapide à la porte, puis au corps de Damien. Les bruits de pas se rapprochent dangereusement, il ferme la porte et cale sa chaise sous la poignée pour en bloquer l'ouverture.

Les voix sont maintenant groupées derrière la porte. Baile recule jusqu'à son bureau, regardant horrifié la porte qu'on tente d'ouvrir.

La tâche de sang fait tâche d'huile. Il jette un bref coup d'œil à la dernière page de son livre.

« — Baile ! Baile ! Ouvre la porte s'il te plait ! »

La voix de Léonore résonne à travers le bois tandis qu'elle cogne du poing sur la porte.

*

Hélène

« Toc Toc Toc »

J'attends patiemment, le cœur battant à tout rompre. Rien. Après quelques secondes je frappe à nouveau. Enfin, il y a des bruits derrière la porte ! J'espère. Un bruit de loquet, la poignée s'incline, la porte s'ouvre.

Le visage de Baile apparaît enfin, comme dans mes souvenirs. En m'apercevant, son regard s'illumine, il me gratifie d'un sourire éclatant qui plisse discrètement ses joues minces.

Je me jette dans ses bras en éclatant en sanglot, enfin la tension se relâche, je me sens libre, euphorique, je pleure à chaudes larmes mainten... »

*

Léonore

Baile n'a pas terminé sa phrase, laissant le dernier mot en suspend.

Léonore tremble légèrement en lisant les dernières lignes de son manuscrit.

Les médecins ont déjà mis Damien sur une civière. Dans la cour intérieure de l'hôpital, le corps de Baile gît sans vie.

« — Je suis désolé, s'excuse un policier, mais je vais devoir reprendre le manuscrit, c'est une pièce à conviction...

— Oui... oui. Fait-elle distraitemment, en tendant les feuilles de papiers noircis par l'écriture.

— Et si vous vous sentez prête, j'aurais besoin de votre déposition. Pour le procès-verbal, vous savez... »

Elle acquiesce d'un signe de tête et emboîte le pas de l'officier. Une fois assise au bureau de celui-ci, il lui fait signe qu'elle peut s'exprimer librement.

« — Je... Je m'occupe de Baile depuis son accident, depuis qu'il a perdu une partie de sa mémoire. Il était agité depuis une semaine, il écrivait beaucoup. Je pensais que c'était juste

à cause de son écriture, il y mettait beaucoup de cœur. Il me semblait aller mieux après avoir écrit, mais il était très secret sur son histoire, son chef d'œuvre comme il aimait l'appeler... Si j'avais su qu'il écrivait sur Hélène... »

L'officier hoche la tête en signe de compréhension, et l'invite à continuer à son rythme.

« — J'ai entendu des éclats de voix dans sa chambre, suivis d'un bruit de chute, j'ai d'abord cru qu'il s'était fait mal, alors j'ai accouru. Mais il avait fermé la porte, il refusait de m'ouvrir, alors j'ai appelé les surveillants qui m'ont aidée à enfoncer la porte. Quand je suis entrée, j'ai vu Damien, un autre patient, qui gisait dans une mare de sang... Il... Baile était debout à son bureau, il avait dans les mains un journal avec l'article sur la mort d'Hélène. Je pense que c'est Damien qui a dû lui ramener, ils étaient toujours fourrés ensemble, je pensais que c'était une sorte de jeu qui s'était installé entre eux deux... enfin bon... J'ai voulu m'approcher de Baile mais il m'a menacée, il m'a demandé où était Hélène, qu'il n'en pouvait plus qu'on lui mente depuis l'accident, qu'il voulait la vérité... Il n'avait pas encore compris que c'était sa faute à ce moment-là je pense. Ou il refusait de comprendre. Les deux surveillants qui avaient ouvert la porte ont voulu le maîtriser, il s'est jeté sur moi et m'a menacée de planter son crayon dans ma gorge... »

Léonore marque une pause, l'émotion est encore vive en elle.

« — Il voulait que je lui raconte la vérité, il me faisait peur. Il m’a sorti le carnet qu’il avait retrouvé. Vous savez, le recueil de poèmes d’Hélène. C’est ce qui l’avait fait basculer la première fois. C’est comme ça qu’il avait appris qu’elle ne l’aimait plus. Il a dû penser que c’était adressé à lui à ce moment-là. Alors je lui ai dit. Que c’était lui qui avait tué Hélène ce soir-là. Qu’il s’était jeté avec elle du balcon, que les poèmes qu’il avait retrouvés ne lui étaient pas destinés à lui... Pendant un instant j’ai cru qu’il allait me tuer... Mais il s’est juste reculé vers la fenêtre en titubant et m’a regardée droit dans les yeux... Je crois y avoir vu un éclair de lucidité. Je pense qu’il n’a pas voulu vivre avec ça. »

Le cliquetis régulier des touches du clavier de l’officier retentit encore quelques secondes.

En silence, Léonore revivait les derniers instants de Baile. Le corps bascule, le silence assourdissant pendant la chute, un dernier bruit sourd, enfin.

« Toutes mes condoléances à tous ces mecs qui s'appuient sur le seul love d'une fille et chutent quand se brise leur seul bâton d'appui. »

Dooz Kawa – Cherche l'Amour